



Le seigneur des anneaux :

Lord of the rings : the fellowship of the ring
de Peter Jackson

Fiche technique

USA/Nouvelle Zélande -
2000 - 2h58 -Couleur

Réalisateur :
Peter Jackson

Scénario :
Peter Jackson
Fran Walsh
Philippa Boyens
d'après **J.R.R. Tolkien**



Montage :
John Gilbert
Michael Horton

Musique :
Howard Shore

Interprètes :
Elijah Wood
(Frodon)
Ian McKellen
(Gandalf)
Viggo Mortensen
(Aragorn)
Sean Astin
(Sam)
Liv Tyler
(Arwen)

Résumé

Il y a très longtemps, dans la terre du milieu, le maléfique Sauron, le seigneur ténébreux, fit forger un anneau qui donnait à celui qui le porte un pouvoir illimité. Après avoir disparu pendant trois millénaires, l'anneau réapparaît et finit entre les mains d'un Hobbit, le jeune Frodon. Pour éviter que l'anneau ne soit mal utilisé, Frodon entreprend un dangereux voyage jusqu'au pays de Mordor, seul endroit où l'anneau peut être détruit. Mais il ne peut réussir seul. Une compagnie est rassemblée pour l'accompagner dans son périple.

Critique

"Ash nazg durbatulûk, ash nazg gimbatul, ash nazg thrakatulûk agh bruzum-ishi krimpatul." Autrement dit, pour ceux qui ne parlent pas couramment la langue de Mordor, le pays "où s'étendent les ombres" : "Un anneau pour les gouverner tous. Un anneau pour les trouver, un anneau pour les amener tous et dans les ténèbres les lier." Cette phrase majestueuse et menaçante contient à elle seule l'univers du Seigneur des anneaux, le livre. Elle charrie l'aventure et le mystère, la magie et la peur, elle est vaste comme les plaines et les montagnes de la Terre du Milieu, où se déroule une longue quête de plus de mille pages. Que reste-t-il à l'écran de ces mondes et de ces cultures qui foisonnent dans le roman de Tolkien, qui lui donnent chair et vie ? C'est l'ardente question que se posent les millions de lecteurs fanatiques, impatients de voir leurs rêves s'incarner enfin : car, à part un dessin animé inachevé sorti en 1978, personne n'avait osé, avant le

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Néo-Zélandais Peter Jackson, s'attaquer à la géographie compliquée et touffue du Seigneur des anneaux.

Dès le prologue, qui narre avec une pompe toute wagnérienne et un luxe grouillant d'effets spéciaux les origines du bijou maudit, on ressent une inquiétante envie d'"envahir la Pologne", comme dirait Woody Allen. Hordes d'Orques (pas le mammifère marin, mais une sorte de monstre punkoïde à crocs jaunes), cieux déchirés, armures gothiques, surtout celle dudit Sauron, géant dark-vadorien tout hérissé de piques et de pointes. Et c'est là que le bât commence à blesser : dès les premières images, le Mal s'incarne, s'affiche là où, dans le roman, on ne le présente qu'à travers ses redoutables serviteurs. Dès lors, le rêve est amputé de sa partie la plus fragile, la plus précieuse : l'invisible. Peter Jackson s'en tient à l'heroic fantasy la plus classique, peignant avec soin une série de chromos fastueusement kitsch, parfois à la limite du risible : elfes blondinets à catogan, forêts aménagées dans un style Art nouveau revu par Conforama, nains gargouillants tout en barbes. Les comédiens, un peu hiératiques, semblent confondre rôles et costumes, tel le solennel Aragorn, guerrier en cuir véritable, ou Gandalf, sorte de Merlin conventionnel. D'autres sont gênés par les effets spéciaux : ainsi les Hobbits et Frodon (Elijah Wood) en particulier, qui, quand il n'est pas "réduit" par ordinateur, écarquille constamment ses grands yeux myosotis en gros plan.

De cette imagerie naissent parfois de vrais moments de magie : une chevauchée foudroyante, Arwen, l'Elfe blanc aux cheveux sombres (Liv Tyler, magnifique), poursuivie par les noirs serviteurs de Sauron ; un étrange combat entre deux mages chenus, Gandalf et Saroumane... Le merveilleux n'est pas absent de ce film gigantesque : il est

intermittent.

Livre de paysages grandioses (les passages dans la Comté ou, plus tard, entre deux monumentales statues de rois sont, à ce titre, ébouriffants), Peter Jackson pourtant s'essouffle à vouloir donner de l'ampleur à un conte qui semble le dépasser. On imagine aisément les difficultés scénaristiques que la somme de Tolkien a pu poser. Elles sont sensibles dans les hiatus du récit, suite de séquences guerrières (beaucoup) et sentimentales (un peu), toutes marquées du sceau du spectaculaire et du premier degré. On peut maintenant se demander si Peter Jackson n'aurait pas dû franchement trahir Tolkien. L'affaire est à suivre dans les deux prochains volets de la saga.

Cécile Mury
Télérama n° 2710 - 22 décembre 2001

Au début, il y avait l'histoire, puis l'histoire devint légende, pour finalement se transformer en mythe", explique la narratrice du Seigneur des anneaux au début du film de Peter Jackson. Rarement un film aura aussi bien communiqué sa feuille de route. Dans sa trilogie du Seigneur des anneaux, J.R.R. Tolkien n'hésitait pas à fournir au lecteur l'atlas détaillé de cette Terre du Milieu, pourtant imaginaire. Peter Jackson est intéressé par une autre forme de réalisme. Il organise un dialogue entre l'histoire et le mythe, le concret et l'imaginaire, le rationnel et la magie, la raison et la barbarie.

A la différence de George Lucas, qui situait La Guerre des étoiles, inspirée par la trilogie de Tolkien, dans une galaxie éloignée située dans un futur encore plus lointain, Peter Jackson ne met pas en scène un monde imaginaire. Il a l'ambition, bien plus intelligemment, d'écrire l'histoire imaginaire de notre civilisation.

Il y a plusieurs manières de raconter Le Seigneur des anneaux, sans doute aussi nombreuses que la multitude d'exégètes qui se sont efforcés de déchiffrer, depuis sa publication en 1954, l'épopée de Tolkien. On commencera par les yeux bleus de Frodon Saquet, incarné ici par le beau visage d'Elijah Wood, un jeune Hobbit, apparenté à l'homme, mais proche, par sa taille, des Nains. Aux yeux lumineux d'Elijah Wood correspond, dans le récit de Tolkien, et plus encore dans la version de Peter Jackson, une vision du monde empruntée aux valeurs des lumières.

UN RÉCIT D'APPRENTISSAGE

Récit d'apprentissage, Le Seigneur des anneaux met en scène le moment où un jeune homme sort de sa minorité et de son village, pour prendre en charge le destin de l'humanité. Frodon Saquet hérite d'un anneau aux pouvoirs multiples. Unique dans sa conception, cet anneau est surtout un instrument de pouvoir absolu qui permettrait à Sauron, le seigneur de Mordor, de régner sur la Terre du Milieu et de réduire en esclavage ses peuples.

Plutôt méconnue en France, la mythologie de Tolkien infuse la culture populaire anglo-saxonne, des paroles de certaines chansons de Led Zeppelin à Harry Potter en passant par le jeu de rôles Donjons et dragons. Hollywood devait fatalement s'emparer du Seigneur des anneaux. Après un premier refus à la fin des années 1950 (on trouvait Walt Disney parmi les candidats), Tolkien avait vendu les droits cinématographiques de la trilogie en 1969, à la suite d'un redressement fiscal, selon le Times de Londres.

Si la vision de Peter Jackson constitue une manière, parmi d'autres (parmi lesquelles le film d'animation inégal de Ralph Bakshi), d'aborder l'univers de Tolkien au cinéma, elle ne représente en

aucun cas une trahison. Peter Jackson est fidèle à Tolkien, car, paradoxalement, il reste toujours lui-même, c'est-à-dire le cinéaste de Créatures célestes, où deux adolescentes se réfugiaient dans un univers fantasmé composé de monstres et du chanteur Mario Lanza, et de *Forgotten Silver*, tentative admirable de raconter, sous une forme documentaire, l'existence d'un cinéaste qui n'a jamais existé.

Une fois de plus, Peter Jackson envisage d'abord l'imaginaire comme une manière d'aborder autrement la réalité, voire de l'éclairer. L'intelligence de Peter Jackson, son ironie, la liberté de ton de son scénario, son utilisation habile des extérieurs, tournés principalement en Nouvelle-Zélande, le pays d'origine de Jackson, et dont le relief montagneux et accidenté restitue la Terre du Milieu imaginée par Tolkien comme si cette dernière ne demandait qu'à être révélée, concourent à une vision qui semble plus dévoilée que fabriquée.

La trilogie de Tolkien faisait, à travers la lutte pour un anneau synonyme de pouvoir absolu, clairement allusion au nazisme, à la guerre froide, au péril atomique et aux effets de la révolution industrielle. Peter Jackson l'a réduite à une interrogation sur l'humain et son éventuelle capacité à prendre à nouveau les rênes de notre civilisation.

Dans le prologue, le film raconte comment les hommes refusèrent de détruire l'anneau après l'avoir conquis sur Sauron. Comme le livre, le film est donc l'histoire d'une guerre éternellement recommencée. Cette guerre est orchestrée avec une force et une poésie qui font du film de Peter Jackson le digne frère d'*Excalibur*, de John Boorman. Tout le déroulement du Seigneur des anneaux consiste à replacer l'Homme au centre du monde qui se recomposera, une fois l'anneau détruit et Sauron vaincu. Frodon est le premier à l'évoquer,

puis Aragorn un peu plus loin.

DES PERSONNAGES FRAGILES

Les personnages du Seigneur des anneaux appartiennent à des catégories multiples, les hommes, les elfes, les nains et les monstres (dont les spectaculaires orques, créatures difformes à la solde de Sauron). Tous sont affectés d'une certaine fragilité, évidente pour les humains, mais plus inattendue pour les elfes et les monstres. A une époque où la technologie numérique règne en maître sur les effets spéciaux, Peter Jackson opère un virage, inattendu et heureux, vers une esthétique héritée du George Pal du Cirque du docteur Lao et du Ray Harryhausen de Jason et les Argonautes, et qui apparaissait aujourd'hui pour un art perdu tant il regardait le merveilleux avec conviction.

L'une des plus impressionnantes séquences du Seigneur des anneaux, où Frodon et ses compagnons traversent un long fleuve, encadrés par deux gigantesques statues de chevalier, est un emprunt direct à la statue de Talos dans Jason et les Argonautes. Le combat final qui oppose Frodon et ses compagnons à un géant au visage difforme fait en apparence de terre glaise donne à ce dernier un aspect touchant, enfantin, hésitant, qui lui confère justement l'apparence de la vie, à l'image d'un film véritablement incarné, qui rend au merveilleux de nouvelles lettres de noblesse.

Samuel Blumenfeld

Le Monde Interactif - 19 Déc. 2001

La trilogie «le Seigneur des Anneaux» de J.R.R. Tolkien (1892-1973) est parue en Grande-Bretagne en 1954-1955.

Il y a ceux qui vouaient un culte au livre et se prosternent devant le film avec presque autant de vénération. Il y a les novices qui découvrent avec enthousias-

me une guerre des étoiles sans fusée ni laser. Au royaume de John Ronald Reuel (J.R.R.) Tolkien (1892-1973), on aurait pu s'attendre aux persiflages de rigueur devant une énorme machine hollywoodienne ou aux réactions outrées des fidèles parce qu'une créature souterraine n'a pas le furoncle au bon endroit. Mais les Britanniques sont tous tombés sous le pouvoir de l'Anneau.

Depuis sa naissance au coin d'un feu dans un cottage d'Oxford, cette saga nordique nappée de crème anglaise était jugée intouchable. La transposer au cinéma était une hérésie, un défi impossible à relever. Le moindre changement dans le script ou le casting a été disséqué par plus de 400 sites Internet à travers le monde. Des zélotes ont hurlé lorsqu'ils ont découvert qu'un acteur blond (Sean Bean) allait interpréter un personnage aux cheveux châtain, Boromir.

Religion. Dans le monde anglo-saxon, la trilogie de J.R.R. Tolkien, parue en Grande-Bretagne en 1954-1955, est tout à la fois une religion, un cosmos, un mythe fondateur. Ses adeptes la désignent par ses initiales anglaises L.O.T.R. (Lord of the Rings). Ils apprennent ses langues elfiques, connaissent chaque lieu-dit de ses contrées imaginaires, la Terre du Milieu, et s'échangent à travers ce qu'ils appellent leur «livre vert» des informations sur l'anatomie et l'environnement des Hobbits, ce petit peuple casanier, ces *Niebelungen* d'outre-Manche.

«Bilbo c'est moi», disait Tolkien à propos du premier de ses Hobbits. Comme lui, il aime la pipe, la paix, la tranquillité et son intérieur douillet. La campagne de son enfance, à Sarehole, près de Birmingham, aurait servi de modèle au pays de Shire (la Comté). La patrie des Hobbits évoque une verte Angleterre, rurale et victorienne, qui se complait dans son confort insulaire. Un lieu qui

«empeste le snobisme vieux jeu des salles de professeurs d'Oxbridge», remarquait récemment The Observer. Du haut de sa chaire de littérature médiévale, à Oxford, l'écrivain-philologue pouvait déclamer des passages entiers de Beowulf, la chanson de geste anglo-saxonne, ou divaguer pendant des heures sur les Gobelins et les Elfes.

Femmes absentes. Les lecteurs se sont empressés de pardonner à cet homme né en Afrique du Sud sa vague condescendance envers les classes inférieures incarnées par le pauvre Sam Gamgee, ses descriptions teintées de racisme de ces horribles orques à l'accent germanique ou slave et sa méfiance à peine cachée à l'égard des femmes, presque absentes de sa trilogie. Ils n'ont retenu que sa faculté de refondre les mythes et d'inventer des langues et ses visions infernales nourries de ses souvenirs des tranchées. Il connaît chaque recoin du pays de Mordor «où s'étendent les ombres» pour y avoir combattu comme simple tommy.

A la fin des années 60, le récit qu'il lisait à ses amis du club Inklings devient l'un des textes fondateurs de la contre-culture. «Bilbo est vivant!», proclament alors des banderoles déployées sur les campus de Californie. Led Zeppelin dédie plusieurs de ses chansons au petit peuple de la Comté. Des étudiants américains font le siège de la maison de Tolkien, à Oxford. Le vieux professeur, catholique et conservateur, n'a que mépris pour ses admirateurs échevelés. Il peste contre ce qu'il a baptisé le «déplorable "cultus" (en latin dans le texte)» suscité par sa fable chrétienne sur la lutte éternelle entre le Bien et le Mal, et finit par se retirer dans le sud de l'Angleterre.

Ses trois enfants, Christopher, John et Priscilla, fuient eux aussi la Tolkienmania. Ils sont devenus les gardiens incorruptibles du temple familial.

Avec leur accord, un auteur pour enfants très connu avait été chargé par leur éditeur, Harper Collins, de rédiger un «manuel du Hobbit». Une semaine avant la parution de l'ouvrage, ils ont opposé leur veto. Le film n'aurait sans doute jamais vu le jour si les droits n'avaient pas été cédés du vivant de J.R.R. Tolkien. Ils ont ostensiblement boudé la première du Seigneur des Anneaux.

«Biblique». Le réalisateur n'a pas cherché à obtenir l'aval des héritiers. En revanche, les millions de fans ont été étroitement associés à l'entreprise. Pendant les quinze mois de tournage, un site web officiel les a informés des moindres changements. Ian McKellen, qui interprète Gandalf le magicien, a tenu son journal sur son propre site (mckellen.com). Même Ian Collier, le président de la Tolkien Society, a fini par donner son aval: «C'est indiscutablement un tournant dans l'histoire du cinéma. C'est biblique!» Les critiques sont unanimes. «Ceux qui n'aiment pas ce film n'aiment pas le cinéma», assène le Daily Telegraph. Oublié Harry Potter, l'autre pudding de Noël. Pour le Daily Mail, ce n'est qu'un «apprenti sorcier» en comparaison des «vrais magiciens» de la Terre du Milieu.

Christophe Boltanski
Libération - 19 Décembre 2001

Le réalisateur

Né à Wellington, en Nouvelle-Zélande, le jour de la fête d'Halloween en 1961, Peter Jackson s'intéresse à la réalisation depuis son enfance. A huit ans, armé de la caméra Super-8 de ses parents, le jeune Peter commence à réaliser une série de mini films d'aventures en utilisant ses copains du voisinage comme coéquipiers et acteurs. Plus tard, après avoir acheté une caméra 16 mm, Peter Jackson commence à travailler sur **Bad Taste**, qu'il finance entièrement avec son salaire hebdomadaire de photographe pour un journal local. Après

avoir visionné les premières 75 minutes de son film, la New Zealand Film Commission donne à Peter Jackson les fonds nécessaires pour achever le film et le lance dans sa carrière de réalisateur-scénariste.

C'est de la fréquentation assidue de la télévision durant son enfance que provient la vision du monde originale de Peter Jackson, ainsi que d'autres influences précoces telles que le **Monty Python's Flying Circus**, les **Thunderbirds** de Gerry Anderson, le **King Kong** de 1933 et les films de Buster Keaton.

Filmographie

| | |
|---------------------------|-----------|
| Bad Taste | 1987 |
| Meet the Feebles | 1989 |
| Les Feebles | |
| Brain dead | 1992 |
| Heavenly creatures | 1994 |
| Créatures célestes | |
| The frighteners | 1996 |
| Fantômes contre fantômes | |
| Forgotten silver |1996 |
| Lord of the rings |2001 |

Documents disponibles au France

Positif n°490 et 492
Cahiers du cinéma n°564
Revue de presse